

LES ROMANS DE LA TABLE RONDE

NOUVELLEMENT RÉDIGÉS PAR

JACQUES BOULENGER



LES AMOURS DE
LANCELOT DU LAC

GALEHAUT
SIRE DES ILES LOINTAINES



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^o, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE - 6^e

Tous droits réservés

19^e édition

Les Romans de la table ronde. Galehaut, sire des Îles Lointaines

Jacques Boulenger



Plon-Nourrit et Cie, Paris, 1923

Exporté de Wikisource le 12/10/2018

GALEHAUT, SIRE DES ÎLES LOINTAINES

Pages.

- I. — La vie belle
- II. — Rêverie du roi. Quête de Lancelot
- III. — La demoiselle de Norgalles
- IV. — Sagremor fait amie nouvelle
- V. — Heureuse rencontre. Chansons
- VI. — Le chevalier qui pleure et rit
- VII. — Ségurade, le chevalier fée
- VIII. — La dame de Roestoc
- IX. — La nièce du nain Groadain
- X. — L'écu fendu
- XI. — L'Étroite Marche
- XII. — Marganor. Délivrance de l'Étroite Marche
- XIII. — Florée
- XIV. — En Sorelois
- XV. — Lionel et les larrons
- XVI. — Le chevalier et l'écuyer. Lionel et Gauvain
- XVII. — Le pont norgallois. Lancelot trouvé
- XVIII. — Siège de la Roche aux Saines
- XIX. — L'écu soudé. Les prisonniers de Camille l'enchanteresse
- XX. — Le forcené
- XXI. — Prise de la Roche aux Saines
- XXII. — Le songe de Galehaut et l'Orgueilleuse Emprise
- XXIII. — Les deux Guenièvres
- XXIV. — L'amitié de Galehaut

- XXV. — La signifiante du songe
- XXVI. — La terre en baillie
- XXVII. — Le royaume de Gorre. Méléagant l'orgueilleux
- XXVIII. — Félonie de Méléagant. La bonne blessure
- XXIX. — La vaine chasse
- XXX. — La fausse Guenièvre
- XXXI. — La reine en jugement
- XXXII. — Le jugement faussé
- XXXIII. — Le combat de justice
- XXXIV. — Mort de la fausse Guenièvre et de Bertolai le vieux
- XXXV. — Retour de la reine. Le roi pardonné
- XXXVI. — Enlèvement de Gauvain
- XXXVII. — La demoiselle aux tresses coupées
- XXXVIII. — Les escrimeurs de Pintadol
- XXXIX. — Escalon le Ténébreux
- XL. — Le Val Sans Retour
- XLI. — La Tour Douleureuse
- XLII. — Lionel au cœur sans frein
- XLIII. — Dépôt de la reine. Adoubement de Lionel
- XLIV. — Escalon l'Aisé
- XLV. — Le Val des Faux Amants
- XLVI. — L'anneau de Morgane
- XLVII. — Les amants sous l'eau
- XLVIII. — Keu d'Estraux
- XLIX. — Mort de Karadoc le grand et conquête de la Tour
Douleureuse
- L. — Morgane la Déloyale : la laide pucelle
- LI. — Morgane la Déloyale. Frénésie de Lancelot
- LII. — La mort de Galehaut

I

Le roi Artus séjournait tour à tour dans ses bonnes villes, menant sage vie entre la reine et la dame de Malehaut, qui étaient toujours ensemble (car amour les tenait liées de court), honorant ses chevaliers, donnant tout ce qu'il pouvait et bien accompagné de barons, de valets, d'écuyers et de sergents qui conduisaient ses sommiers chargés de riches draps, de robes, d'armes, d'écuelles, de hanaps, de cuillers, de pots d'argent et de tout ce qui convient à des prud'hommes. Il faisait beau temps et l'été était bon et doux, car il avait plu longuement ; sur toute la terre le soleil resplendissait, et la rose fleurissait, le loriot chantait avec le merle et la pie, toute chose vivante avait recouvré beauté, force et vertu, si bien que chacun en avait le cœur gai. Au matin, les chevaliers et les dames se paraient de robes parfumées en satin, drap d'outremer ou soie brochée, puis ils allaient s'enjouer au bois : alors on décousait les grandes manches flottantes que les pucelles savaient bien recoudre, pour le retour, avec le fil qu'elles emportaient dans leurs aumônières ; on se baignait aux fontaines les mains, les yeux, le visage ; on chantait des chansons nouvelles :

*Hier, je sortis d'Angers :
Ah ! que l'air était léger !
Je trouvai dame au cœur gai,
 Au corps bien joli,
Belle et blonde, je le sais,
 Qui chantait ainsi :*

*« Amour, amour, amour,
Me démène, démène,
 Tout ainsi démène
 Mon cœuret joli.*

*« Ah ! celui qui m'épousa
 Soit de Dieu honni !
Jamais mon cœur n'aimera
 Ce vilain failli !*

*Amour, amour, amour,
Me démène, démène,
 Tout ainsi démène
 Mon cœuret joli.*

*« Dieu ! pourquoi demeure tant
 Mon beau doux ami
Que j'aime si joliment ?
 Mon cœur y ai mis.*

Amour, amour, amour,
Me démène, démène,
Tout ainsi démène
Mon cœuret joli. »

La dame cria plus haut :
« Certes aucun bien ne vaut
Celui d'aimer de cœur beau
Dame son ami.
Aussi ferai-je le saut
Et j'irai à lui.

Amour, amour, amour,
Me démène, démène,
Tout ainsi démène
Mon cœuret joli. »

Ah ! que de plaisirs ! Au soir, en rentrant au logis, les dames et les chevaliers chantaient encore des sonnets.

*Étoilette, je te vois,
Que la lune attire à soi ;
Nicolette est avec toi :
Notre Sire veut l'avoir
Pour la lumière du soir...*

*Que ne suis-je auprès de toi !
Ah ! si j'étais fils de roi,
Nicolette, Nicolette,
Je te baiserais étroit !*

La reine Guenièvre, cependant, toujours songeait à monseigneur Lancelot.

II

Un jour, à Carduel, que le roi était assis à son haut manger entre ses barons, il tomba tout à coup dans une rêverie profonde, la main appuyée sur un couteau dont la lame pliait sans qu'il s'en aperçût, et bientôt des larmes lui coulèrent le long du visage, de sorte qu'il n'y avait personne dans la salle qui ne fût ébahi de le voir ainsi. Au bout d'un moment, messire Gauvain dit à Keu le sénéchal :

— Que faire ? Je crains que, si nous le tirons de son penser, il ne nous en sache mauvais gré. Il me faut pourtant l'en ôter, doit-il m'en vouloir à jamais.

Il allait s'avancer lorsque Keu l'arrêta par le bras :

— Sire, attendez, dit-il.

Et avisant un cor qui était pendu à un massacre de cerf, il l'emboucha et en sonna à faire trembler toute la salle et jusqu'aux chambres de la reine. Le roi tressaillit légèrement.

— Qu'est-ce ?

— C'est, lui dit messire Gauvain, que vous êtes perdu en votre penser, quand vous devriez festoyer tout ce monde qui est

venu à votre cour pour se réjouir. Les larmes vous couvrent la face : ce serait une triste chose si l'on vous comparait à un enfant, vous que l'on tient pour un des hommes les plus sages qui soient.

— Gauvain, Gauvain, répondit le roi, personne ne pourrait me blâmer de mon penser, car je songe au meilleur des chevaliers, celui qui fit ma paix avec Galehaut. J'ai connu un temps où les compagnons de la Table ronde s'efforçaient de s'adjoindre tous les plus preux du monde. Mais il n'en va plus de la sorte, et c'est à votre honte !

— Sire, sachez que je ne vous ferai plus honte !

Et messire Gauvain, s'approchant de la fenêtre, leva la main vers une église dont on apercevait le clocher et s'écria de manière à être entendu de toute la salle :

— Par Dieu et par tous les saints, je n'entrerai plus dans aucune des maisons de monseigneur le roi avant que d'avoir trouvé le chevalier aux armes noires de l'assemblée de Galore ! Seigneurs, que ceux qui veulent faire la plus haute quête qui puisse être après celle du Graal s'en viennent avec moi !

Là-dessus, il sortit de la salle, et les tables commencèrent de se vider, car presque tous les chevaliers se levèrent et le suivirent. Si bien que le roi, fort courroucé, fit rappeler son neveu qui n'était pas encore parti du palais.

— Voulez-vous emmener toute ma compagnie ? lui dit-il. Me voilà réduit à tenir ma cour tout seul ! Prenez-en vingt seulement : c'est assez pour la quête d'un seul homme.

À quoi messire Gauvain consentit : il choisit monseigneur Yvain le grand, Keu le sénéchal, Sagremor le desréé, Giflet fils

de Do, Dodinel le sauvage et ceux qu'il aimait le plus. Et tandis qu'ils couraient s'armer, avant de quitter lui-même l'hôtel du roi, il fut prendre congé de la reine.

— Beau neveu, lui dit-elle en le tirant à part, je vous donnerai le moyen de retrouver celui que vous cherchez, si vous jurez sur votre foi de ne le révéler à personne.

Et quand il en eut fait le serment :

— Sachez qu'il est en compagnie de Galehaut et qu'il se nomme Lancelot du Lac.

Ayant dit, elle détourna les yeux et passa dans une autre chambre.

III

Arrivés à une pierre nommée le perron de Merlin, messire Gauvain et ses vingt compagnons se séparèrent pour avoir plus de chances de trouver celui qu'ils cherchaient. Ils convinrent de porter leur écu à l'envers pour se reconnaître. Et chacun tira de son côté.

Un soir, messire Gauvain parvint à l'orée d'une forêt, où, à la clarté de la lune qui commençait de luire, il découvrit une pucelle assise sous un arbre, laquelle, en le voyant, se leva et lui dit :

— Ha, sire, il y a longtemps que je vous attends !

— Dieu vous donne bonne aventure ! répliqua-t-il.

Il mit pied à terre et attacha son cheval ; puis il ôta son heaume, s'alléga de ses armes et la pria d'amour. Mais elle lui répondit qu'elle était pauvre et peu belle, et qu'elle était envoyée pour le conduire à une dame beaucoup plus avenante qu'elle. Messire Gauvain se mit à rire et, la prenant dans ses bras, il la baisa le plus doucement qu'il put, puis voulut davantage ; mais elle résista, disant encore qu'elle devait le mener à la plus belle qui fût : si bien qu'il lui promit sur sa foi

de ne faire que ce qu'elle voudrait.

Après avoir un peu marché, ils parvinrent à une maison si bien entourée de chênes serrés et de buissons de ronces et d'épines que nul passant n'eût pu la découvrir. La pucelle ouvrit sans bruit une fausse poterne et fit entrer monseigneur Gauvain, puis elle lui dit :

— Sire, maintenant il convient que je vous apprenne que votre amie est la fille du roi de Norgalles : elle a juré qu'elle ne serait jamais qu'à vous, parce qu'elle vous prise comme le meilleur chevalier du monde. Mais, par ma foi, elle est fort bien gardée !

Elle prit plein poing de chandelles et mena monseigneur Gauvain dans une étable où il vit jusqu'à vingt destriers aussi grands et forts qu'on les avait pu trouver, et vingt beaux palefrois tout noirs ; puis dans une volière où elle lui montra vingt faucons sur leurs perches ; et elle lui dit que tout cela appartenait à vingt chevaliers qui toutes les nuits gardaient la pucelle ; mais durant le jour ils s'allaient divertir où ils voulaient.

— Voici, ajouta-t-elle, la chambre où ils se tiennent et dans celle qui suit dort la plus belle du monde. Faites maintenant ce que le cœur vous dira.

Là-dessus elle s'en fut, et messire Gauvain tira son épée ; puis il vint prêter l'oreille à la porte : n'entendant rien que la respiration de vingt dormeurs, il traversa légèrement, au clair de la lune, la chambre aux chevaliers, et il entra dans celle de la pucelle dont il referma l'huis.

Dessus un des plus riches lits qu'il eût jamais vus, sous une

couverture d'hermine, reposait une demoiselle de grande beauté. Messire Gauvain ôta son heaume, baissa sa ventaille et commença de la baiser tout doucement, si bien qu'elle s'éveilla en se plaignant un peu, comme femme qui sommeille.

— Sainte Marie Dame ! fit-elle en le voyant.

— Taisez-vous, douce amie, au nom de ce que vous aimez le plus au monde !

— Êtes-vous un des chevaliers de mon père ?

— Belle douce amie, je suis Gauvain, le neveu du roi Artus.

— Ha, fit-elle en souriant, vous m'avez causé la plus belle peur que j'aie jamais eue. Pourtant vous n'êtes pas fait d'une sorte à effrayer les pucelles.

Là-dessus, elle le baisa en le serrant dans ses bras, tout armé comme il était.

— Ôtez ce haubert, dit-elle encore : c'est un habit trop froid.

Alors il se dévêtit et se coucha ; et ils firent l'un de l'autre tout leur plaisir jusqu'à ce que le sommeil le vainquît ; et elle à son tour, qui était jeune et grasse, s'endormit dans la douceur de son ami.

Cependant le roi de Norgalles, qui s'était levé pour quelque affaire, ouvrit en revenant une petite fenêtre qui donnait dans la chambre de sa fille, et il la vit qui reposait aux bras d'un chevalier. Il courut chercher son épée ; mais en refermant la lucarne, il fit quelque bruit, de façon que messire Gauvain et la demoiselle s'éveillèrent. Le chevalier saisit ses armes que son amie l'aida à revêtir, et, comme il n'avait point son écu, il prit un échiquier en guise de bouclier.

— Savez-vous ce que vous ferez ? lui dit-elle. Voyez cette fenêtre : durant que vous sauterez, la porte tiendra bien, car elle est épaisse.

Déjà les vingt chevaliers criaient à la demoiselle d'ouvrir, tandis qu'on entendait le roi les injurier. Mais messire Gauvain craignait d'abandonner la belle au courroux de son père.

— Je n'ai garde de ce que j'ai fait, lui dit-elle, car messire le roi et madame la reine m'aiment plus qu'eux-mêmes, pour ce qu'ils n'ont plus auprès d'eux d'autre enfant que moi.

Alors messire Gauvain lui baisa les yeux et la bouche tendrement, et il sauta par la fenêtre. Dans la cour, un destrier l'attendait, que tenait la pucelle qui lui avait servi de guide.

— Sire, lui dit-elle, il faut que vous me meniez en sûreté, car tout l'or du monde ne me sauverait pas, si je restais ici.

Alors il lui dit de monter sur son palefroi et de chevaucher à ses côtés ; ce qu'elle fit. Et tous deux s'en furent, non sans que messire Gauvain occît quelques sergents qui voulaient l'arrêter.

IV

Ils chevauchèrent tout, le reste de la nuit à travers la forêt, qui appartenait au roi de Norgalles et qu'on nommait la forêt Bleue. Au matin, ils débuchèrent dans une grande lande où ils aperçurent un chevalier en grand péril, car il était aux prises avec deux autres fer-vêtus et dix sergents ; mais il se défendait si roidement que ses assaillants n'en pouvaient venir à bout.

— Sire, dit la pucelle à monseigneur Gauvain, je crois bien que ceux-là sont de la maison du roi de Norgalles. Détournons-nous un peu afin qu'ils ne me reconnaissent pas.

— Par Dieu, demoiselle, il me faut aider ce chevalier qui est seul et qu'ils ont fort malmené.

— Certes, vous n'avez jamais rien dit dont je vous sache si bon gré. Je ne sais quel est ce chevalier, mais il est si preux que je lui donnerais mon amour volontiers.

Là-dessus, messire Gauvain heurta son cheval des éperons et reconnut en approchant Sagremor le desréé. Il renversa du premier coup l'un des deux chevaliers de Norgalles ; puis, comme un sergent haussait sa hache pour l'en frapper, il lui coupa le bras ; fendit à un autre, d'un seul revers, la tête en